

LES MARQUISES

OU BIEN LE DÉBARQUEMENT DÉSASTREUX

Mata Hoata, c'est « le regard éclairé », démesurément agrandi, des statues et des tatouages de l'art des Marquises, qui fixe et fascine celui qui le rencontre. Rassemblant près de 400 pièces arrachées au temps et à l'oubli, tikis taillés, éventails, parures, sculptures d'os humains – et même peinture et dessins de Gauguin ou massue contemporaine en forme de Mickey –, le musée du quai Branly fait revivre la geste marquisienne, depuis la découverte tragique d'Álvaro de Mendaña en 1595 jusqu'à nos jours. Si gémir n'est pas de mise aux Marquises, rugir de plaisir est autorisé.

PAR EMMANUEL DAYDÉ

Mata Hoata. Arts et société aux îles Marquises

MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS. DU 12 AVRIL AU 24 JUILLET 2016

Commissariat : Carol S. Ivory

Conseiller scientifique : Véronique Mu-Liepmann

Même Stevenson, qui alla chercher ses îles au trésor dans les mers du Sud, faisait encore état de la mauvaise réputation des Marquisiens, qu'il qualifiait de « sauvages invétérés », uniquement soucieux d'« associer l'anthropophagie à toute la trame de leur vie ». Longtemps, l'archipel polynésien des îles Marquises, perdues au beau milieu du Pacifique, à 1 400 km au nord-est de Tahiti et à près de 4 400 km au sud d'Hawaï, fit peur. Tout commence mal lorsqu'en 1595, Álvaro de Mendaña, leur « découvreur », leur donne le nom de *Las Marquesas de Mendoza* (abrégé et traduit en français par Les Marquises) – en hommage à son oncle le Marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou. Mais s'il commence par goûter les femmes, qui s'offrent spontanément, l'Espagnol prend très vite peur devant le rassemblement de guerriers tatoués et massacre dans le sang deux cents indigènes sur l'île de Tahuata, avant de repartir au plus vite, sans même soupçonner qu'une jeune culture était en train de naître sous ses yeux. Il faudra attendre, deux siècles plus tard, le débarquement moins désastreux, dans la même Tahuata,

de James Cook, pour commencer à voir ces cailloux du Pacifique émerger sur la carte du monde. Qualifiés de « plus belle race d'homme de cette mer », les Marquisiens sont jugés par Cook forts, beaux, attirants et athlétiques. L'explorateur collecte alors une trentaine d'objets – dont fait partie un délicat ornement d'oreille (*taiana*), aujourd'hui dans les collections du musée du quai Branly. Mais la mort du capitaine courageux sur une





plage d'Hawaï condamne ces seigneurs de la mer à un heureux oubli. Parti de Boston avec un équipage réduit à 15 personnes, le navigateur-explorateur-marchand Joseph Ingraham découvre les îles du Nord en avril 1791 en leur donnant – pour peu de temps – des noms de héros de la guerre d'Indépendance américaine. Le Français Étienne Marchand, qui le suit de près (jusqu'à lui sauver la

vie à Macao), prend possession de tout l'archipel la même année, au nom de la jeune République française, et le baptise « Îles de la Révolution ». En 1842, l'amiral Abel du Petit-Thouars annexe la totalité de l'archipel aux Établissements français de l'Océanie, afin de créer un point de relâche sûr pour les navires français et de susciter à Nuku Hiva un bague politique – qui restera éphémère.

Voir les Marquises et mourir

Avec le déclin de la pêche à la baleine après 1860, l'intérêt du protectorat français se déplace vers Tahiti. Bien que transformées en colonie en 1880, les Marquises sont pratiquement abandonnées à leur sort. Alors que l'administration et les missionnaires restés sur place s'emploient à décourager les coutumes marquisiennes, à mettre fin à l'anthropophagie, au tatouage et à tous ces rites étranges et incompris, l'armée décime les derniers résistants en 1880 à Hiva Oa et Fatu Hiva. Sous l'effet de l'alcool, de la variole, de la grippe et de la syphilis, la population – qui atteignait les 100 000 habitants avant l'arrivée des Européens – décline rapidement. En 1887, le premier recensement officiel ne fait plus état que de 5 246 survivants, qui tombent à moins de 2 000 au début du XX^e siècle. Les Marquises se meurent. Coupée de sa tradition, la culture marquisienne aurait pu subir le même sort, si une forme de sculpture naissante n'avait eu l'idée, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, d'adapter le passé au présent en confectionnant des « curios », comme des massues en bois de rose, des pagaies ou des pirogues en modèle réduit, susceptibles d'être échangés avec les nouveaux arrivants. Ce qui permet aujourd'hui à Teiki « Kiki » Barsinas de défendre la grande sculpture en taillant de somptueux tikis modernes dans des dents de cachalot, à de jeunes tatoueurs marquisiens de remettre au goût du jour des motifs ancestraux ou à l'Allemand de Polynésie Andreas Dettloff de revivifier l'art des massues traditionnelles en leur donnant la forme de Mickey. Mais ceci n'explique pas pourquoi, en France, on rêve, après Brel et Gauguin, d'aller voir les Marquises et mourir...

Ornement de proue de *pirogue 'au* ou *pihao*.
Avant le XIX^e siècle, bois des îles Marquises,
23 cm de hauteur.
Musée d'Ethnographie de Genève.



L'homme est-il bon ?

Composées de deux groupes d'îles très distincts et éloignés l'un de l'autre, les Marquises du Nord, dont l'île principale est Nuku Hiva (Terre Déserte), et les Marquises du Sud, dont la plus importante est Hiva Oa (la Grande Crête ou longue poutre faitière), représentent 1 050 km² de terres émergées, que le mythe de la création des Marquises compare à la création d'une case, dont les parties seraient reliées ensemble par une longue poutre. « Suite de mornes escarpés, entrecoupés de ravins profonds que tapisse une végétation verdoyante », ces îles sont issues d'un point chaud volcanique surgi il y a plusieurs millions d'années (que les Marquisiens nomment *Ahitake*, c'est-à-dire « feu au fond de l'océan »). Réputées rudes et inhospitalières, elles offrent un relief escarpé, avec une chaîne montagneuse centrale abrupte dépassant les 1 000 mètres, aux sommets acérés, hérissés de pics et entourés de « forêts de nuages ». Les plateaux y sont rares, les vallées y demeurent étroites et isolées, tandis que les côtes, qui surgissent de la vague telle une puissante muraille coupée de profondes crevasses, offrent peu de plage et pas de lagon. C'est pourtant sur ces îles barbares, totalement situées à l'écart du monde et de ses routes maritimes, que l'imaginaire occidental va pouvoir déchaîner ses visions extatiques d'un Eden préservé. Le mythe de la « Nouvelle Cythère », qui oppose Bougainville à Diderot au sujet du bon sauvage, du paradis perdu et de la vahiné « lascive au soleil redouté », est une construction littéraire récente, née dans le sillage de l'arrivée des hommes blêmes – mais que reprennent en chœur Dumont d'Urville (l'inventeur de la *Vénus de Milo*), Radiguet (l'auteur des *Derniers Sauvages*), Loti, Melville, Segalen, Gauguin et Brel.

L'État sauvage

Longtemps *terra incognita* réservée à des plantes et à des espèces éteintes, les Marquises ne connaissent la présence humaine que vers l'an mille, lorsque des Polynésiens des Samoa et des Tonga réussissent à les atteindre. Cette colonisation humaine – plus récente qu'on ne le pensait – s'explique sans doute par l'invention

Instrument généalogique. XIX^e siècle, fibres de bourre de cocotier tressées et nouées, 110 x 9 x 9,5 cm.
Musée du quai Branly, Paris.



Tiki. Bois sculpté, tapa de liber d'écorce battu, 38 x 9 x 10,5 cm. Musée du quai Branly, Paris.



Edgar Tamarii. *Tiki akau*. Années 2000, bois (tou, *Cordia subcordata*), 30 x 15 x 12 cm. Collection particulière.

de la pirogue double, qui permet d'effectuer de longues distances. L'émergence de la culture marquisienne classique, vers l'an 1600, se fonde sur la culture de l'arbre à pain, la pêche côtière et la consommation du kava (cette boisson euphorisante destinée à galvaniser lors des festins anthropophages). Cet âge classique engendre la construction de gigantesques édifices cérémoniels en pierre, destinés aux 100 000 habitants qui peuplent désormais l'archipel. Contrôlant les vallées encaissées des Marquises, divers clans (*mataèinaa*) revendiquent un ancêtre commun divinisé, en même temps qu'un territoire – qu'il s'agit de défendre, par des alliances ou des guerres tribales. La tête coiffée de plumes noires de coq, le cou paré d'un diadème de graines rouges et noires, la taille, les chevilles et les bras ceints de cheveux humains, les chefs de guerre se livrent à des raids rituels ou à des embuscades brutales. Alternant insultes et jets de pierres, ils s'affrontent au corps à corps avec de redoutables casse-tête (les *uu* ou les *parahua*). À l'exception des *koina*, ces folles et assourdissantes réjouissances communautaires, accompagnées de banquets gargantuesques, de concerts de tambours en peaux de requin et de trompes en coquillage, de danses *haka* (que les hommes

exécutent avec des plumes aux doigts – et parfois en grognant, comme dans « la danse du cochon »), de courses sur échasses et des voix stridentes des femmes qui chantent les *hahi*, l'état de guerre est permanent aux Marquises. Toujours enclins à la vengeance, les guerriers tatoués aiment à parader avec des têtes-trophées d'ennemis serrées à la taille. Afin que les ancêtres puissent garantir de bonnes récoltes, de bonnes pêches et de bonnes victoires, les Marquisiens sacrifient volontiers des humains, qu'ils accrochent à de grands hameçons rituels dans l'espace sacré, tels des poissons.

Les dieux regardent les étoiles

Cassé, dévoré, agrafé, le corps humain demeure le motif central de l'art des Marquises. Tandis qu'on enduit d'huile de noix de coco jaune, parfumée au gingembre, les corps vivants de l'élite, qu'on les recouvre entièrement de tatouages, on représente les dieux morts et les ancêtres déifiés sous la forme de statues anthropomorphes, les tikis. Réceptacles destinés à recevoir l'esprit des dieux, les tikis se souviennent de l'effigie

de pierre sculptée par les ancêtres, afin de conserver le souvenir de l'un d'entre eux, le dieu Tiki. Après avoir créé sa femme avec du sable, celui-ci fit des îles pour que ses enfants et leurs descendants puissent un jour y vivre. De forme souvent phallique (comme les pilons surmontés d'une tête regardant vers le haut), ces tikis, qu'ils soient monumentaux ou minuscules, en pierre, en os (y compris humain), en bois ou en ivoire de cachalot, sont soigneusement sculptés au moyen d'herminettes de pierre, de dents de rats ou de coquillages. Disposés par paires, dos à dos, on les dresse sur des lieux sacrés, en tant que symboles de fertilité, de sexualité et de virilité. Figurés de face, les tikis ont des corps trapus, des genoux pliés, des bras près du corps, des ventres rebondis et une tête disproportionnée. Sous des sourcils arqués, de grands yeux proéminents – qui anticipent sur les regards immenses des mangas japonais contemporains – surmontent un nez épaté et une large bouche qui mange tout le bas du visage.

Les bouteilles à la mer de Gauguin

On ne sait exactement quand naît le motif de *Mata Hoata*, le « regard éclairé », qui devient un symbole de prédilection dans le tatouage à la fin du XIX^e siècle. Mais la représentation visuelle de l'œil semble avoir été utilisée de façon symbolique, afin de susciter et de ressusciter l'ascendance et les ancêtres. Ce que n'a pas manqué de noter Gauguin, fasciné par les tikis, dignes – selon lui – des *Moai* de l'île de Pâques, et qui vont puissamment l'inspirer : « La base (de l'art des Marquises) est le visage, le visage surtout. On est étonné de trouver un visage là où l'on croyait à une figure étrange géométrique. Toujours la même chose et cependant jamais la même chose ». Constatant, dès son arrivée en 1891, au moment de la mort du dernier roi de Tahiti, Pômaré V, la disparition de l'art tahitien et des derniers ves-



tiges de la grandeur ancienne, Gauguin se tourne dès ses séjours à Papeete vers l'art marquisien. Recherchant « les harmonies violentes d'un certain luxe barbare », ce « malgré moi de sauvage » peint des tikis, des parures ou des éventails et sculpte des objets décoratifs – comme l'ultra-sauvage *Idole à la coquille* – empreints du style et des tatouages de l'archipel. Après avoir résolu par deux fois de se rendre aux Marquises pour fuir la modernité galopante de Tahiti et voir les derniers tikis en pierre encore présents sur place, il finit par gagner le village d'Atuona, à Hiva Oa, en 1901. Il y reste deux ans, jusqu'à sa mort, déçu, blessé et malade, en 1903. Les panneaux en bois sculptés dont il orne le chambranle de sa scandaleuse et rêveuse « Maison du jouir » opposent deux femmes nues hiératiques, qui évoquent Vairaumati, l'épouse mortelle du dieu tahitien Oro, aux profils du dieu polynésien Taaroa. Alors qu'il s'intègre dans la société locale, Gauguin le mauvais sauvage prend violemment à parti l'Église et l'État colonial. Il sait pourtant le paradis à jamais perdu et se livre tout entier à l'expérience sensorielle des Marquisiennes. Esquissant des adieux apaisés avec *Et l'or de leur corps* ou *Contes barbares*, son synthétisme se fait synchrétique en mêlant la pose de l'étonnamment rousse Tohotaua aux sculptures javanaises du Borobudur. « Quel rêve faites-vous pour les Marquises ? » demanda la Communauté de communes des îles de l'archipel, lorsque celle-ci fut constituée en 2010. Au-delà de certaines réponses attendues (de l'emploi, du développement durable, de la bonne gestion), quelle ne fut pas la surprise de savoir que les Marquisiens voulaient avant tout « partager les biens culturels et naturels de leurs îles avec le reste du monde », en postulant au patrimoine mondial de l'UNESCO. Si, comme le chantait Jacques Brel, « le temps s'immobilise aux Marquises », c'est aussi parce que cet hors du monde n'a jamais cessé d'être au monde. ■

Paul Gauguin. *Et l'or de leur corps*.
1901, huile sur toile, 67 x 76,5 cm. Musée d'Orsay, Paris.

Tiki. XIX^e siècle, bois dense, 117,5 x 21,4 x 16,3 cm.
Musée du quai Branly, Paris.

